



Ecole attique

La 'korè' de Lyon

550-540 avant J.-C.

Marbre du pentélique

Provenance : Acropole d'Athènes

Conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon depuis 1808-1810

Original : H. 0,64 – L. 0,36 – P. 0,24

Moulage : H. 0,76 – L. 0,38 – P. 0,24

© Musée des Beaux-Arts de Lyon

La "korè" (littéralement "jeune fille"), et le "kouros" ("jeune homme") incarnent avec beauté et puissance le caractère de la statuaire grecque archaïque.

La longue histoire de la "korè" : d'Athènes à Lyon

La "korè de Lyon" fut réalisée au VI^e siècle avant J.C., tandis que la prospérité artistique de la Grèce occidentale s'étend loin aux alentours.

La première trace écrite d'elle date de 1719, lorsque Montfaucon affirme formellement qu'elle est conservée dans "le cabinet de M. Gravier, à Marseille". Entre 1808 et 1810, le musée de Lyon achète la korè au "cabinet de Monsieur Pinochi à Nîmes". A cette date, la statue est amputée de son bras gauche et de ses jambes. Sa provenance originelle est inconnue, jusqu'à ce que Humphrey Payne, directeur de l'école anglaise d'Athènes, découvre lors d'une étude sur les sculptures conservées au musée de l'Acropole, la partie inférieure d'une statue féminine drapée en laquelle il pense reconnaître la seconde moitié de la célèbre "Aphrodite à la colombe" conservée à Lyon. Il fait envoyer par le musée de Lyon des photographies et un moulage du buste de la korè, qui confirment son hypothèse. Entre-temps, il découvre parmi les fragments non-numérotés du musée de l'Acropole, le bras gauche et un fragment cassé de la chevelure de la même statue : les différentes sections se rejoignent parfaitement aux cassures.

La statue est ainsi, à la fin des années 1930, intégralement reconstituée, et reconnue comme membre des korès de l'Acropole.

Sibylline identité

Avant d'être identifiée au XX^e siècle comme l'une des korès ornant l'Acropole, on lui a prêté de nombreuses identités divines.

La "korè lyonnaise", mentionnée pour la première fois au début du XVIII^e siècle par Montfaucon puis Grosson, est citée comme une statue égyptienne. Au siècle suivant, cette hypothèse est radicalement écartée, mais les spécialistes vont hésiter longtemps avant son exacte identification. Elle est tantôt citée comme une "Vénus archaïque", tantôt comme une "Isis gauloise". Au début du XX^e siècle, alors que l'art grec archaïque est plus savamment connu, les hypothèses d'identification sont encore hésitantes, et penchent pour la représentation d'une Minerve, ou pour une Asarté de Paphos, déesse des Sidoniens, ou encore pour une Aphrodite grecque d'Asie mineure.



'Polos'

© Morgane Ivanoff

C'est Henri Lechat qui effectue le plus grand travail de recherche sur cette korè, qui prédominera longtemps. Dans le premier inventaire de la collection de moulages de l'université Lyon 2 publié en 1923, il la répertorie comme la "partie supérieure d'une statue d'Aphrodite, vêtue (...) à l'ionienne, (...) korè spécialisée en déesse par le polos sur la tête, et individualisée en Aphrodite par la colombe sur la main droite."

Ceci jusqu'à ce qu'Humphrey Payne, déclare lors d'une conférence à Athènes que l'on n'a aucune preuve qu'il s'agisse d'une représentation d'Aphrodite : le "polos" n'est pas un

attribut strictement divin, il peut être porté par des mortels, de même la colombe peut tout autant représenter une offrande. En outre, si la carrure puissante de la statue et le trou sur le sommet du "polos" (destiné à un tenon métallique) invitent à la regarder comme une cariatide (statue-colonne), sa petite taille est plutôt celle d'une statue votive.

Après restitution des parties manquantes, Payne donne la preuve irréfutable qu'il ne s'agit non pas d'une divinité, mais de l'une des "jeunes filles" anonymes ornant l'Acropole en honneur à Athéna.

Une statue attique à la mode ionienne

Le "métissage" stylistique de cette korè a longtemps troublé les spécialistes, qui ne savaient dire si elle était l'oeuvre d'un artiste athénien ou asiatique, ni d'où elle provenait.

Elle se tient dans la position frontale qui a longtemps paralysé la sculpture grecque, verticale et majestueuse. Son buste, ses épaules et ses bras ont la puissance surhumaine d'une lutteuse, caractéristique des 'korès' attiques, mais qui n'existe pas dans la sculpture ionienne. De même, la partie inférieure de son corps se compose de jambes fortes et de fesses rebondies et musclées. La solidité de la structure, et le modelé vigoureux de la korè de Lyon, réunissent les caractères techniques et stylistiques de la sculpture attique du VI^e siècle.



© Culture.gouv.fr

La chevelure calamistrée à l'effet "gaufré" est représentative de la sculpture archaïque, quoique les détails de la coiffure soient du choix propre de chaque sculpteur. Elle est coiffée de trois longues tresses symétriques de part et d'autre du visage, d'une large nappe de cheveux dans le dos, ciselée en petits carrés, et l'ensemble de la chevelure est retenue par des bandelettes placées à hauteur des oreilles, ornées d'anneaux avec trois groupes de petites perles symétriques.

Le traitement du visage adoucit l'aspect massif de la statue : la bouche charnue a un léger sourire souligné par des pommettes saillantes (mais légèrement tombantes) et des yeux en gouttes d'eau tirant vers le bas. Le modelé arrondi et les traits adoucis du visage sont autant d'indices annonçant l'influence ionienne en Attique qui se renforce à la fin du VI^e siècle après J.-C. - notamment parce que nombre de sculpteurs d'Asie mineure s'exilent à Athènes pour fuir la menace perse. Mais le menton saillant et fuyant, les yeux en amande, et l'expression dure et élégante de ce visage sont des marques propres au style attique, qui contredisent le ciselé arrondi à l'ionienne.



© Morgane Ivanoff

Le sculpté des détails a longtemps convaincu les historiens de la provenance asiatique de la korè : les éléments décoratifs ont l'art ionien pour référence essentielle. Elle est vêtue à la mode ionienne : elle porte le "chiton à longues manches" (tunique moulante) est légèrement incisé, comme brodé, sous "l'himation à l'ionienne" (manteau de laine agrafé sur l'épaule gauche). Le "polos" qui coiffe la tête -sorte de couronne-, est orné d'une guirlande de palmettes et de feuilles de lotus.



Détail des plis de l'himation : ventre et épaule gauche

© Musée des Beaux-Arts de Lyon

Cette mode vestimentaire alors inexistante en Attique aura suffi à la faire accepter comme l'une des premières korès ioniennes, avant de reconnaître dans la seconde moitié du XX^e siècle que l'essentiel du style, la composition rigoureuse et transparente, et le matériau (marbre du pentélique) relèvent essentiellement du style attique.

La 'korè' de Lyon incarne donc par ces paradoxes les premiers contacts entre arts attique et ionien.

La restitution des parties manquantes par Payne clôt le débat, et permet de préciser sa datation. L'exécution plutôt sommaire des proportions du corps humain, par un artiste encore "timide" dans la sculpture du marbre, l'impression de robustesse un peu raide, les détails soignés, mais plutôt décoratifs que réalistes, amènent à dater cette korè des premières décennies de l'archaïsme mûr, entre 550 et 540 avant J.-C.

Pour en savoir plus...

- Site du Musée des Beaux-Arts de Lyon : www.mba-lyon.fr
- Henri Lechat, *Aphrodite : statue grecque en marbre du VI^e siècle avant notre ère* – Lyon : Musées de Lyon (1919)